CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
430e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



OTHELLO

OU

LE MORE DE VENISE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

Par DUCIS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 26 NOVEMBRE 1792.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MONCÉNIGO, doge de Venise..........	MM. DESPRÈS.
LOREDAN, fils de Moncénigo..........	MONVILLE.
ODALBERT, sénateur vénitien..........	DESROSIÈRES.
HÉDELMONE, fille d'Odalbert..........	Mmes DESGARCINS.
HERMANCE, nourrice d'Hédelmone.....	Mme VALERYA.
OTHELLO, général des troupes vénitiennes.	MM. TALMA.
PÉZARE, Vénitien....................	VALLOIS.
PLUSIEURS OFFICIERS ET SÉNATEURS.......	

La scène est à Venise. — Le premier acte, dans la salle du sénat ; le second, le troisième et le quatrième, dans le palais d'Othello ; le cinquième dans la chambre d'Hédelmone.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle du sénat. Les sénateurs sont sur leurs siéges; plusieurs officiers se tiennent à quelque distance.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MONCÉNIGO, LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS.

MONCÉNIGO.

Illustres sénateurs, bannissez vos alarmes.
Au bruit de son péril, Venise a pris les armes :
Ces torrents imprévus de nouveaux révoltés,
Othello dans leur cours les a tous arrêtés.
Ce feu longtemps couvert, qui vient de nous surprendre,
Dans Vérone allumé, s'irritait sous sa cendre ;
Mais, perdu dans les airs, ce feu sans aliment,
N'aura produit pour nous que l'effroi d'un moment.
Contre ces révoltés, oui, le ciel se déclare ;
Et bientôt la victoire.....

SCÈNE II.

MONCÉNIGO, PÉZARE, SÉNATEURS, ETC.

MONCÉNIGO.

Est-ce vous, cher Pézare?
Digne ami d'Othello, c'est à vous de conter
Par quels traits sa valeur vient encor d'éclater.
Le salut de Venise est son heureux ouvrage.

PÉZARE.

Que vos yeux n'étaient-ils témoins de son courage !
Les rebelles entraient, et, pour les repousser,
A leurs flots menaçants il court seul s'opposer.
La foudre est moins rapide. Il s'élance, il s'écrie :
« Amis, secondez-moi, défendons la patrie. »
Citoyens et soldats, tous, dans un même instant,
Semblent n'être qu'un homme et qu'un seul combattant.
A ses traits, à ce teint, dont, sous un ciel sauvage,
Le soleil africain colora son visage,
A ses exploits surtout, nous volons sur ses pas,
Fiers de suivre un héros, vainqueur dans les combats.
Le chef des révoltés, dont la perte s'avance,
Craint le sort du combat, l'arrête avec prudence.

Il se saisit d'un poste, où ses heureux efforts
Suspendent nos succès et nos premiers transports;
Mais nous aurons bientôt abaissé son audace;
Ces rebelles soumis vont demander leur grâce.
Je cours les observer; s'ils tentaient un combat,
J'aurais du sang encore à donner à l'État.

MONCENIGO, à Pésare.

Allez, et que partout dans Venise inquiète
De ces vils factieux on sache la défaite.
Rejoignez Othello; sans doute il est vainqueur;
Vous recevrez le prix qu'on doit à la valeur.

(Pésare sort.)

SCÈNE III.

MONCÉNIGO, LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS.

MONCÉNIGO.

Vous voyez, sénateurs, dans quels troubles nous sommes,
Et dans de grands périls il nous faut de grands hommes.
Lorsqu'ils courent servir la patrie en danger,
C'est aux pères du peuple à les encourager.

SCÈNE IV.

ODALBERT, MONCÉNIGO, SÉNATEURS, ETC.

(Odalbert entre furieux et hors de lui-même.)

MONCÉNIGO.

Qu'avez-vous, Odalbert? quel trouble vous agite?
L'État s'est relevé de sa terreur subite.

ODALBERT.

Doge, l'État n'a point de part à mes douleurs.
Je gémis, mais pour moi, sur mes propres malheurs!
Hédelmone, ma fille..... O peine inattendue!

MONCENIGO.

Quoi! pleurez-vous sa mort? Quoi! l'auriez-vous perdue?

ODALBERT.

Oh! ce n'est point sa mort qui m'accable à vos yeux.
Non... j'en prétends justice... Un monstre audacieux,
Un lâche, un corrupteur, un traître l'a séduite.
Il vient de l'entraîner avec lui dans sa fuite.
D'un hymen clandestin les détestables nœuds,
Au mépris de mes droits, les ont unis tous deux.

MONCENIGO.

Je frémis comme vous. Ce sénat équitable
Ne peut trop se hâter de punir le coupable.
Sur sa tête à l'instant, prompts à venger vos droits,
Nous allons tous lever le fer sanglant des lois.
Quel est-il? nommez-le?

SCÈNE V.

ODALBERT, MONCÉNIGO, OTHELLO, SÉNATEURS, ETC.

ODALBERT, en montrant Othello qui entre brusquement.

Vous voyez le perfide.

(Tous les sénateurs font un mouvement de surprise.)

MONCÉNIGO.

Ciel! Othello!

ODALBERT.

C'est lui.

(A Othello.)

Crains ma vengeance avide.

(A Moncénigo.)

Mais avant de punir ce coupable étranger,
Cet ami, cet ingrat qui vient de m'outrager,
Ce barbare Africain qui, séduisant ma fille,
A mis les pleurs, la mort, l'horreur dans ma famille,
Noble Moncénigo, ma fille est en ces lieux;
Commandez à l'instant qu'on l'amène à mes yeux.

MONCÉNIGO, à deux officiers.

Allez, c'est Odalbert, son père, qui l'ordonne:
Qu'ici, sans différer, l'on conduise Hédelmone.

(Les deux officiers sortent.)

ODALBERT.

Doge, vous êtes père, et vous avez un fils
Qui, jeune et vertueux, à vos ordres soumis,
Vivant loin de ces murs, n'a jamais pu s'instruire,
Ni dans l'art des ingrats, ni dans l'art de séduire;
Doge, au nom de ce fils, qui seul vous est resté,
Au nom de ma vieillesse et de l'humanité;
Par ces droits paternels dont m'arma la nature,
De ce vil corrupteur punissez l'imposture.

(A Othello.)

Toi, malheureux, réponds! Par quel art, quel secours,
As-tu forcé ma fille à souffrir tes amours?
Comment, comment penser qu'une fille innocente,
Si jeune, si soumise, à ma voix si tremblante,
Dont mille amants jaloux auraient brigué la foi,
Ait pu jamais aimer un monstre tel que toi!

OTHELLO.

Odalbert, je me tais; je ne puis vous répondre;
Vous avez trop acquis le droit de me confondre.
Si sans peine pourtant vous m'avez pardonné,
Quand je fus votre ami, les lieux où je suis né,
Sur le front d'Othello, daignez, je vous conjure,
Lire au moins son remords, et non pas votre injure.
Le ciel me fit, hélas! en me donnant le jour,
Un cœur, pour mon malheur, trop sensible à l'amour;
Voilà tout mon forfait. Si j'en eusse été maître,
Seigneur, c'est près de vous que j'aurais voulu naître.
Mais ce climat brûlé que vous me reprochez
N'a point dans ses déserts vu mes destins cachés.
Quoi! ce nom d'Africain n'est-il donc qu'un outrage?
La couleur de mon front nuit-elle à mon courage?
On m'appelle le More, et j'en fais vanité;
Ce nom ira peut-être à la postérité,
Mais l'amour m'apprit trop à dédaigner la gloire.
Vous désarmer, seigneur, ah! telle est la victoire
Qu'au prix de tout mon sang je voudrais acheter!
Puisse au moins mon aspect ne plus vous irriter!
Si je n'ai point d'aïeux, comptez mes cicatrices,
J'oubliai vos bienfaits, songez à mes services,
Que vous m'avez aimé, que je sors d'un combat,
Que ce More, en un mot, vient de sauver l'État.

ODALBERT.

Que me fait ta valeur? Avec un cœur perfide,
Avec un cœur barbare, on peut être intrépide.
Tu conçus dès longtemps ton indigne dessein;
Tu préparais le fer qui me perce le sein.
Sénateurs, il s'agit de l'honneur des familles.
Si l'hymen, comme à moi, vous a donné des filles,
Le même déshonneur peut couvrir votre front.
Prévenez vos périls en vengeant mon affront.
Ma fille..... ô désespoir!.... il eut ma confiance....
Tu l'as séduite, ingrat! voilà ma récompense.

MONCÉNIGO.

Othello, répondez. J'ai peine à concevoir
Que vous ayez trahi le plus sacré devoir.
Par quels moyens sur elle, assurant votre empire.....

OTHELLO.

Les voici tous, seigneur, et je vais vous les dire.
Dans son palais, tranquille, Odalbert curieux
Souhaitait que mon sort s'expliquât à ses yeux:
Et moi, dès mon berceau, pour remplir son envie,
Je lui contais, seigneur, l'histoire de ma vie,
Mes travaux les plus durs, mes combats, mes dangers,
Mon vaisseau s'entr'ouvrant sur des bords étrangers,
La mort presque toujours à mes regards présente.
Tandis que je parlais, attentive et tremblante,
Hédelmone, seigneur, écoutait mes discours;
Et lorsque, réclamant ses soins ou ses secours,
Quelques devoirs ailleurs demandaient sa présence,
Je la voyais bientôt, abrégeant son absence,
Revenir empressée, et, retenant ses pleurs,
Reprendre, en soupirant, le fil de mes malheurs.
Un jour, jour trop fatal! (souffrez que je poursuive)
Dans un long entretien, à sa pitié naïve
J'offris tout le tableau des maux que j'ai soufferts.
« Quoi! dit-elle, Othello, vous étiez dans les fers!
« Vous, hélas!.... dans les fers! Ah! si, sur ce rivage,
« J'avais vu sur vos bras les fers de l'esclavage,
« (Je le crois) quoique femme, il m'eût été trop doux
« De prendre votre place ou de mourir pour vous.
« Oh! si jamais guerrier à ma main doit prétendre,
« Dites-lui de me faire un récit aussi tendre:
« Il aura découvert le chemin de mon cœur. »
De ces mots innocents j'admirais la candeur;
Et sa douleur soudain décolora ses charmes.
Ses yeux, en se baissant, voulaient cacher leurs larmes;
Je les vis. A ses pleurs mes pleurs ont répondu.
Le secret de nos cœurs fut d'abord entendu.
Sa pitié pour mes maux seule a produit sa flamme.
L'aspect de sa pitié seul a touché mon âme.
Voilà par quels moyens, par quel art dangereux,
Un innocent amour nous a séduits tous deux.

SCÈNE VI.

ODALBERT, OTHELLO, MONCÉNIGO, HERMAMCE, HEDELMONE, SENATEURS, ETC.

(Hédelmone est amenée par les deux officiers qui ont reçu l'ordre.)

HÉDELMONE, à Hermance.
Arrête... où suis-je?

ODALBERT, à sa fille.
Entrez;
(Montrant Hermance.)
Et suivez votre guide.
Craignez-vous de montrer ce front jeune et timide ?
Un si grand embarras sied mal à la vertu.

HEDELMONE.
Mes yeux sont obscurcis, mon corps est abattu.
Soutiens-moi, chère Hermance.

ODALBERT, à part.
Enchaînons ma colère.
(Haut.)
C'est donc là votre époux !

HEDELMONE, à part.
Que répondre !
(Haut.)
O mon père !
Je sais que ce guerrier, confondu devant vous,
N'a point dû se flatter de se voir mon époux.
Mais partout dans Venise on vantait sa victoire ;
Vous-même tous les jours vous parliez de sa gloire.
Ses périls à son sort avaient su m'attacher.
Je ne le nierai pas : je me sentais toucher
Des récits d'un héros que ma patrie honore ;
Je ne l'entendais plus et j'écoutais encore.
Pourquoi, par sa valeur, semblable à nos aïeux,
N'est-il qu'un Africain méprisable à vos yeux ?
Tout le sénat l'estime, et le peuple l'adore.
Il a sauvé Venise, il le peut faire encore.
Ah ! que la voix du sang calme votre courroux !
Souffrez....
(Elle va pour se jeter aux pieds de son père.)

ODALBERT, arrêtant sa fille.
Je vous défends d'embrasser mes genoux.

MONCENIGO.
Elle ose encor d'un père implorer la clémence.
Vous voyez sa douleur.

ODALBERT.
Je songe à ma vengeance.

MONCENIGO.
Que prétendez-vous donc ?

ODALBERT, en montrant Othello.
Qu'on l'arrête.

MONCENIGO.
Un vainqueur !

ODALBERT.
Je ne vois que son crime et non pas sa valeur.

MONCENIGO.
Sa gloire exige au moins que le sénat en juge.

ODALBERT.
La gloire aux criminels ne sert point de refuge.

MONCENIGO.
Modérez, Odalbert, cet imprudent courroux;
Songez que le sénat est ici devant vous.
Sur votre ordre, à l'instant, voulez-vous qu'il punisse ?

ODALBERT.
Toujours son intérêt a réglé sa justice.

MONCENIGO.
Qu'entends-je ?

ODALBERT.
Unissez-vous pour cet audacieux.
Le pardon du perfide est écrit dans vos yeux.
C'est ainsi, de tout temps, qu'au gré de leurs caprices
D'ingrats républicains ont payé tes services.
Mais bientôt....
(Bas.)
Ma vengeance....

MONCÉNIGO.
Odalbert, arrêtez.
Sachez que c'est l'État à qui vous insultez.
Croyez-moi, ces dépits, que l'orgueil nous déguise,
Sont partout dangereux, mais surtout à Venise.

ODALBERT, à sa fille.
Il en est temps encor, je peux être adouci.
(En montrant Othello.)
Choisis qui de nous deux tu prétends suivre ici.

HEDELMONE, en regardant Othello.
Mon père....

ODALBERT, en s'en allant.
C'est assez.... J'aperçois sur sa tête
Un bandeau dont ses mains ont paré sa conquête.
Je me flatte....

MONCENIGO.
Odalbert !

ODALBERT.
Eh ! que me fais ta loi?
Ma cause est maintenant entre le ciel et moi.
(A Othello.)
Tu m'as trompé, perfide. O ciel ! dans ta vengeance
Fais qu'il soit à son tour trompé par l'apparence !
Aux yeux de cet ingrat, qui l'a trop mérité,
Prête à la trahison l'air de la vérité;
Que sa fausse clarté l'entraîne dans l'abîme ;
En cherchant la vertu qu'il commette le crime ;
Et qu'alors, tout à coup lui montrant son flambeau,
La vérité l'éclaire au bord de son tombeau !
(A Hédelmone.)
Et toi, qui fus mon sang, fille ingrate et barbare,
Le ciel vengeur m'instruit du sort qu'il te prépare.
(A Othello.)
Je te rends grâce, ingrat, mes vœux s'accompliront.
(En montrant le bandeau de diamant qui est sur la tête de sa fille.)
Tes mains ont attaché le malheur sur son front ;
Crois-moi, veille sur elle. Une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.
Retiens ces mots. Adieu !
(Il sort.)

SCÈNE VII.

MONCENIGO, OTHELLO, HEDELMONE, HERMANCE, SÉNATEURS, ETC.

HÉDELMONE.
Moi, le tromper, hélas !

MONCENIGO.
De son premier courroux vous voyez les éclats.
Il est né violent, mais il porte un cœur tendre;
La nature à son tour saura s'y faire entendre.
Othello, votre gloire et votre repentir
Ont d'infaillibles droits qu'il va bientôt sentir.
Vous pouvez cependant rassurer Hédelmone;
Faites cesser l'effroi que ce moment lui donne.
Mais songez que la guerre est encor dans ces lieux,
Et sur nos révoltés ayez toujours les yeux.

OTHELLO.
Doge noble et sensible, et vous, sénat auguste,
D'Odalbert, je le sais, la colère est trop juste.
Puis-je espérer qu'enfin, désarmant son courroux,
Le temps et vos bontés le fléchiront pour nous?
De nos destins communs vous êtes les arbitres.
Je suis homme et soldat : ce sont là tous mes titres.
Né sous un ciel sauvage et nourri loin des cours,
On ne m'a point appris à parer mes discours.
Dans nos cœurs entraînés tout fut involontaire ;
Si j'ai plu, c'est sans art, sans chercher à lui plaire.
Le ciel ne m'a point fait pour séduire et flatter.
Je connais mon bonheur, il faut le mériter.
Nommez-moi dans quels lieux cet enfant de l'Afrique
Doit planter les drapeaux de votre république.
Je veux qu'on dise un jour : « Par ses heureux vaisseaux,
« Quand Venise aspirait à régner sur les eaux,
« Hédelmone vivait; elle épousa le More;
« Ce More était célèbre ; il fut plus grand encore ;
« Ce More l'adorait : son front victorieux
« Sut, à force d'exploits, s'embellir à ses yeux.

MONCENIGO.
C'est ainsi qu'un grand cœur sait plaire à ce qu'il aime ;
Allez, brave Othello, soyez toujours le même.
Votre bras, votre gloire ont combattu pour nous,
Et dispensent d'aïeux un guerrier tel que vous.
(Ils sortent tous, excepté Othello et Hédelmone.)

SCÈNE VIII.

OTHELLO, HEDELMONE.

HÉDELMONE.
Dis : penses-tu qu'un jour mon père nous pardonne ?
Il nous aima tous deux !

OTHELLO.
Je l'espère, Hédelmone;

Oui, j'ose m'en flatter. Mais calme la terreur
Que vient de t'inspirer l'excès de sa fureur.
Il verra tôt ou tard avec quelque indulgence
Cet excusable amour dont son orgueil s'offense.
Mais rendons grâce au ciel. Quel bonheur entre nous
Que, se trompant d'abord, il m'ait cru ton époux!
S'il eût su que ta main ne m'était point donnée,
Loin de moi dans l'instant il t'aurait entraînée.
Hélas! avec transport je courais à l'autel
Te jurer sans témoins un amour éternel;
Mon bonheur s'achevait. Mais Venise en alarmes,
Mais la voix de l'honneur m'a fait courir aux armes.
Il est temps, par son charme et par ses nœuds secrets,
Que l'hymen le plus prompt nous enchaîne à jamais.
Tu crois à mes serments?

HÉDELMONE.

Moi! que je les soupçonne?
Va : au cœur d'Othello tout mon cœur s'abandonne.
Mais tu crois bien aussi que, fidèle à ma foi,
Jamais mon tendre amour ne s'éteindra pour toi.
Tu ne te souviens plus de ce qu'a dit mon père?

OTHELLO.

Qui, moi, m'en souvenir! Va, si l'ombre légère
Du plus faible soupçon altérait ton bonheur,
Que mon sang tout à coup s'arrête dans mon cœur.

HÉDELMONE.

Ton cœur est donc heureux?

OTHELLO.

J'ai souvent sur ma tête
Entendu les fureurs, les cris de la tempête;
J'ai vu le fond des mers, les flots audacieux
S'y perdre avec l'éclair, s'élancer jusqu'aux cieux.
Le calme était bien doux après ce bruit terrible;
Mais il n'approche point de ce bonheur paisible,
De ce bonheur profond, sans bornes, inconnu,
Où nul homme avant moi n'est jamais parvenu!
Je crois à ces transports que mon âme ravie
Consume en un instant le bonheur de ma vie.
A peine tout mon cœur suffit à le sentir.
Ah! c'est dans ce moment que je devrais mourir.
Toi qui connais mes vœux, exauce ma prière!
Daigne à cette orpheline, ô ciel! servir de père!
Par moi, par mon amour, rends heureux sa destine!
Tu ne l'as pas remise en de barbares mains.
Pour garder ce trésor, pour mériter sa flamme,
Donne-moi les vertus dont tu paras son âme!
Fais qu'en lui ressemblant je puisse mériter
Tout l'excès d'un bonheur que j'ai peine à porter!

ACTE DEUXIÈME.

La théâtre représente le palais d'Othello.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉDELMONE, HERMANCE.

De mon cher Othello voilà donc la demeure!
Faut-il qu'en la voyant je frémisse et je pleure?
Oh! combien son aspect me semblerait plus doux
Si j'y pouvais trouver mon père et mon époux!

HERMANCE.

Puisse Othello hâter un hymen nécessaire,
Et le couvrir surtout des ombres du mystère!

HÉDELMONE.

Qu'il est doux, quand le cœur, de ses ennuis pressé,
Lève à peine le poids dont il est oppressé,
De rencontrer un cœur qui sente nos alarmes,
Qui plaigne nos douleurs et s'unisse à nos larmes!
Ma chère Hermance!...

HERMANCE.

Eh bien?

HÉDELMONE.

Dès que j'ai vu le jour,
Tu m'as marqué tes soins, ton zèle, ton amour.

HERMANCE.

Hélas! lorsque votre œil s'ouvrit à la lumière,
C'est moi qui dans mes bras vous reçus la première.

HÉDELMONE.

Le ciel, de la vertu ce juste défenseur,
M'enleva, tu le sais, et ma mère et ma sœur.
Hélas!... et j'ai perdu la tendresse d'un père!

HERMANCE.

Croyez-moi, tôt ou tard nous vaincrons sa colère.
Ne désespérez pas de la bonté des cieux.

HÉDELMONE.

Ma faute maintenant se découvre à mes yeux.

HERMANCE.

Le célèbre Othello l'efface par sa gloire;
Le reproche se tait au bruit de sa victoire.

HÉDELMONE.

On dit que sur les mers, vers des bords étrangers,
Il va voler bientôt à de nouveaux dangers.

HERMANCE.

Il reviendra vainqueur de ces lointains rivages.

HÉDELMONE.

S'il échappe aux combats, je craindrai les naufrages.

HERMANCE.

Quoi! votre cœur toujours sera-t-il abattu?

HÉDELMONE.

Hélas! j'aime et je crains. Hermance, penses-tu,
Si le ciel à mes vœux eût conservé ma mère,
Qu'elle eût à notre hymen fait consentir mon père?

HERMANCE.

Je le crois.

HÉDELMONE.

Quand sa perte a fait couler mes pleurs,
Tu n'as pu, chère Hermance, adoucir mes douleurs.

HERMANCE.

Alors, loin de ces murs, livrée à la tristesse,
Le péril de mon père occupait ma tendresse.
Je lui donnai mes soins, il mourut dans mes bras,
Et souvent ma douleur vous conta son trépas.
Mais vous, jusqu'à ce jour, avez-vous pu me taire
Tous ces traits si touchants de la mort d'une mère?
Eh! comment votre cœur ne m'en a-t-il rien dit?

HÉDELMONE.

Je n'ose encore, Hermance, en ouvrir le récit.
Depuis que mon amour, qu'un père m'épouvante,
Elle est plus que jamais à mon esprit présente;
J'aurai sans doute, hélas! mérité mes malheurs.

HERMANCE.

Hédelmone, est-ce à moi que vous cachez vos pleurs?

HÉDELMONE.

Témoin de tous mes pas, tu sais, ma chère Hermance,
Dans quel calme profond s'écoula mon enfance.
Sous les lois d'une mère et les yeux d'une sœur,
De leur tendre amitié je goûtais la douceur.
Ciel! devais-tu sitôt me montrer ta colère?
D'une mort trop précoce il menaça ma mère;
Tous les jours, par degrés, je la vis s'affaiblir;
De son front, jeune encore, je vis l'éclat pâlir;
Chaque instant de sa vie en consumait le reste.
Je m'en souviens encor : près du moment funeste,
Son esprit s'occupait de quelque objet affreux;
Elle attachait sur moi son regard douloureux;
On eût dit que son âme, à son heure dernière,
D'un funeste avenir repoussait la lumière.
« Ma fille, me dit-elle, avec un cri d'effroi,
« Dans la paix du tombeau, viens, descends avec moi.
« Qu'entrevois-je, ô destin, dans ta clarté douteuse!...
« Hélas! ma chère enfant, tu mourras malheureuse! »
A ces mots, tout à coup, on eût dit que ses bras
Tâchaient, loin de mon sein, d'écarter le trépas.
On eût dit, à son trouble, à son âme éperdue,
Qu'un fer levé sur moi se montrait à sa vue.
Ses bras faibles, tremblants, cherchaient à m'embrasser;
Sur son cœur expirant je me sentis presser.
Elle criait : « Ma fille! » Et sa voix douloureuse
Me répétait encor : « Tu mourras malheureuse! »

HERMANCE.

Vous tremblez!

HÉDELMONE.

Je crains tout, mon destin, mon amour;
Ces mots, ces cruels mots s'accompliront un jour.

HERMANCE.

Que dites-vous?

HÉDELMONE.

Hermance, ah! je n'ai plus de mère,
Plus de sœur, plus d'ami, plus d'espoir sur la terre!
Ne m'abandonne pas.

HERMANCE.

Moi, vous abandonner!

Dans le tombe avec vous dût le sort m'entraîner,
Jusqu'au dernier soupir je vous serai fidèle.
Le respect, l'amitié, le courage, le zèle,
Et tout ce qu'une mère, en vous donnant le jour,
A senti dans son sein de tendresse et d'amour,
Oui, je le sens pour vous. Si le ciel inflexible
Vous faisait d'une erreur un crime irrémissible,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû le châtiment.
Mais pourquoi vous troubler d'un vain pressentiment?
Allez, s'il faut trembler, c'est que le ciel sévère
Ne punisse à la fin l'orgueil de votre père.
Non, il n'est point d'amant, de son choix glorieux,
Qui pour vous d'Othello n'ait le cœur et les yeux.
Ah! si les traits touchants de l'aimable innocence
Peuvent d'un sort heureux nous donner l'espérance,
Si nous devons en croire un présage si doux,
S'il existe un bonheur, sans doute il est pour vous.

HÉDELMONE.

De ton heureux augure, oh! mon âme est ravie;
Tu me rends à l'espoir, tu me rends à la vie...
Mais j'entends quelque bruit.

HERMANCE.

Madame, dans ces lieux
Je dois veiller sans cesse et tout voir par mes yeux.
Permettez qu'un moment...

(Elle sort.)

SCÈNE II.

HÉDELMONE, seule.

O ma fidèle Hermance!
Ta tendresse inquiète accroît ta vigilance.
J'en ai besoin, sans doute. Hélas! sans y songer,
Sans le voir quelquefois, nous courons au danger.
Va, tes soins me sont chers; va, ma reconnaissance
A pour toi dans mon cœur commencé dès l'enfance.

SCÈNE III.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

Madame, un inconnu demande à vous parler.
Le chagrin le consume et paraît l'accabler.
Je l'avouerai, sa voix, sa grâce, sa jeunesse,
Mais surtout sa douleur, tout pour lui m'intéresse.

HÉDELMONE.

Il peut entrer, Hermance.

(Hermance sort pour aller chercher le jeune homme.)

SCÈNE IV.

HÉDELMONTE, seule.

Allons, souffrant comme eux,
Avec plus de plaisir je sers les malheureux.

(Hermance amène le jeune homme et se retire.)

SCÈNE V.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

HÉDELMONE.

Quoique ici votre aspect ait droit de me surprendre,
Je n'ai point refusé, seigneur, de vous entendre.
Si votre cœur souffrant cherche à s'ouvrir au mien,
Vous pouvez l'épancher dans un libre entretien.
Parlez. Puis-je savoir quel sujet vous amène?
Si le sort, dont souvent le pouvoir nous entraîne,
Dans le malheur, si jeune, a voulu vous plonger,
Dites par quels moyens je pourrais le changer.

LORÉDAN.

Le changer! Non, Madame; et le sort trop funeste
M'ôta dans nos malheurs le seul bien qui nous reste.
J'ai perdu tout espoir, et, loin de les guérir,
Même en plaignant mes maux, vous pourriez les aigrir.

HÉDELMONE.

Quels sont vos vœux? parlez.

LORÉDAN.

Dans ces moments d'alarmes,
Contre les révoltés j'allais prendre les armes,
Mourir pour mon pays. Ils ont fait demander
Un pardon qu'à l'instant on leur vient d'accorder.
Mes désirs sont trahis. Mais on croit à Venise
Que l'État en secret médite une entreprise.
Des vaisseaux sont tout prêts, et, sans en avertir,
Pour des bords éloignés Othello doit partir.
Il a choisi, dit-on, des guerriers intrépides,
Jeunes, impétueux, et de périls avides;
Je cherche ces périls. Pourrais-je me flatter,
Pour combattre avec eux, qu'il daigne m'accepter?
Voudriez-vous pour moi demander cette grâce?

HÉDELMONE.

Quels vœux! Pourquoi faut-il que je les satisfasse?
Hélas! tous ces périls où vous allez courir,
Pourquoi les cherchez-vous? Répondez.

LORÉDAN.

Pour mourir.

HÉDELMONE.

Rien ne peut vous ôter cette funeste envie?

LORÉDAN.

C'est cesser de souffrir que sortir de la vie.

HÉDELMONE.

Eh! pouvez-vous, si jeune, aigri par vos malheurs.....

LORÉDAN.

La jeunesse est souvent la saison des douleurs.

HÉDELMONE.

Ah! je n'en fais que trop la triste expérience.
Mon sort de nul mortel n'est ignoré, je pense?

LORÉDAN.

Non, Madame.

HÉDELMONE, à part.

Ainsi donc mes funestes amours
Vont de la renommée occuper les discours!
(Haut.)
Hélas! à mon malheur est-on du moins sensible?

LORÉDAN.

On y voit de deux cœurs le penchant invincible,
Les droits de la beauté. Mais on croit, entre nous,
Que bientôt votre père, aveugle en son courroux....

HÉDELMONE.

Achevez.

LORÉDAN.

Va se perdre, et par quelque imprudence
Contre lui de l'État exciter la vengeance.

HÉDELMONE.

Ciel! qu'entends-je?

LORÉDAN.

On l'observe. Il est né violent,
Et peut-être à la mort il court en ce moment.

HÉDELMONE.

La mort! A ma douleur, seigneur, soyez sensible.
Vous connaissez nos lois, sa perte est infaillible.
Ah! si vous avez plaint deux cœurs infortunés,
Par un charme innocent l'un vers l'autre entraînés;
Si le vôtre est touché du cri de la nature;
S'il a connu l'amour et senti sa blessure;
S'il m'est permis enfin d'employer vos secours,
Sauvez, sauvez mon père, et veillez sur ses jours.
Combien par ce bienfait vos soins m'auront servie!
Seigneur, en le sauvant, vous sauverez ma vie.
Il semble que le ciel vous envoie aujourd'hui
Pour veiller à la fois sur sa fille et sur lui.
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.
Partez, courez, volez; il en est temps encore.
Voyez mes pleurs, mon trouble et mes yeux effrayés;
Je frémis, je me meurs, et je tombe à vos pieds.

LORÉDAN.

Vous, à mes pieds! ô ciel! pour sentir vos alarmes
Pensez-vous que mon cœur ait attendu vos larmes?
Madame, il est donc vrai, je peux vous secourir!
Grand Dieu! j'aspire à vivre et non plus à mourir.
Ah! ne m'implorez pas : heureux dans ma misère,
Je vais donc vous servir, vous sauver votre père!
Je crois sauver le mien. Mais ne vous troublez pas.
Je cours, je cours vers lui; je m'attache à ses pas.
Mon sang va, s'il le faut, couler, pour sa défense;
Et votre estime ou moins sera ma récompense.

SCÈNE VI.

HÉDELMONE, LOREDAN, OTHELLO, PÉZARE.

(Dans ce moment Othello et Pézare, au fond du théâtre, aperçoivent de loin Lorédan; ils le considèrent attentivement, ainsi qu'Hédelmone; mais ils sont censés le voir d'une trop grande distance pour pouvoir retenir ses traits qu'ils ne connaissent point.)

LOREDAN, continuant.

Je reviendrai bientôt vous revoir en ce lieu.

HÉDELMONE.
Seigneur... je vous attends.

LORÉDAN.
Adieu, Madame.

HÉDELMONE.
Adieu!

(Lorédan et Hédelmone se retirent chacun de leur côté. Othello les suit de l'œil, jusqu'à ce qu'ils soient hors de la portée de sa vue ; et Pézare en fait autant.)

SCÈNE VII.

OTHELLO, PÉZARE.

OTHELLO, en montrant Lorédan.
Quel est-il?

PÉZARE.
De trop loin j'observais son visage;
Mais autant que mon œil peut juger de son âge,
C'est un jeune homme.

OTHELLO.
(Bas et à part.) (Haut.)
Ô ciel! Qui l'a donc introduit,
Pézare?... Que dis-tu?

PÉZARE.
Je n'en suis point instruit.

OTHELLO.
Mais n'as-tu pas, dis-moi, remarqué dans leurs gestes
D'une vive douleur les signes manifestes?
Je crois que quelques pleurs ont coulé de leurs yeux.

PÉZARE.
Consulte à l'instant même Hédelmone en ces lieux.

OTHELLO.
Que craindre de ces pleurs? Dans une âme aussi belle,
Tout doit être innocent, pur et noble comme elle.
Dans tous ses sentiments la mienne est sans retour.
Je ne sais quel respect se mêle à mon amour.
Qui, moi, l'interroger! Ah! je vois, cher Pézare,
Dans cet objet sacré la vertu la plus rare.
Je ne te parle point, ami, de sa beauté;
Je parle de son cœur, naïf avec fierté,
Qui brûle sans fureur, qui cache sans adresse
Son courage ingénu qui naît de sa tendresse.
Ami, tu me connais : tes yeux ont vu mon bras
Servir la république au milieu des combats.
Libre dès mon berceau, vivant dans une armée,
Heureux enfant du sort et de la renommée,
Ne cherchant que la gloire, et sans songer qu'un jour
Ce cœur indépendant dût connaître l'amour,
Au cours de mes destins j'abandonnais ma vie.
Mais depuis qu'à l'amour mon âme est asservie,
J'ai pris un nouvel être. Il me semble, et je crois
Que j'existe en effet pour la première fois.
À quels heureux transports tout mon cœur s'abandonne!
Oui, pour un seul regard, pour un mot d'Hédelmone,
Je céderais la pompe et tous ces vains lauriers
Qui parent le triomphe et le front des guerriers!
Oui, l'amour, cher Pézare! (aurais-je pu le croire!)
Produit presque dans moi le dédain de la gloire.
Conçois-tu, mon ami, l'excès de mon ardeur?
Tant d'amour, je le vois, étonne ta froideur;
Mais son charme à ton cœur ne s'est point fait connaître.
Hélas! de bien des maux tu t'affranchis peut-être.
Ami, sous nos drapeaux, la fortune, je crois,
Va m'appeler encore à de nouveaux exploits.
Si je reviens vainqueur, si le sort me couronne,
Penses-tu qu'Odalbert à la fin me pardonne?
Que, sensible à ma gloire...

PÉZARE.
Ah! ne t'en flatte pas!
Connais mieux, mon ami, le cœur de ces ingrats,
De ces nobles ligués pour dévorer ensemble
Ce plaisir de régner qui lui seul les rassemble;
Vois comme ils ont d'abord détruit l'égalité,
Au peuple inattentif ravi sa liberté;
Et, laissant à ses droits une vaine apparence,
Pour eux seuls en effet conservé la puissance.
Le peuple élève au ciel ta valeur, ta vertu;
Mais tu n'es pour ces grands qu'un soldat parvenu.

OTHELLO.
Un soldat parvenu! Ce mot de l'insolence,
Ce mot m'oblige au moins à la reconnaissance.
Oui, grâce à leurs dédains, de moi seul soutenu,
J'ai mérité ce nom de soldat parvenu.
Ils n'ont pas, tous ces grands, manqué d'intelligence,
En consacrant entre eux les droits de la naissance.
Comme ils sont tout par elle, elle est tout à leurs yeux.
Que leur resterait-il, s'ils n'avaient pas d'aïeux?
Mais moi, fils du désert; moi, fils de la nature,
Qui dois tout à moi-même, et rien à l'imposture,
Sans crainte, sans remords, avec simplicité,
Je marche dans ma force et dans ma liberté.
Odalbert cependant, ami, je le confesse,
Souvent d'un cœur humain m'a montré la tendresse.
Il n'a point de l'orgueil l'inflexible rigueur;
Et la nature encor peut parler à son cœur.

PÉZARE.
Ne crois pas triompher de cet orgueil barbare.
Non, jamais Odalbert ne voudra...

OTHELLO.
Cher Pézare,
Les moments nous sont chers. Je vais donc en ce jour
Assurer par l'hymen sa fille à mon amour.
Je l'avouerai pourtant, cet Odalbert m'afflige;
Ses droits, son nom de père à le plaindre m'oblige.
J'ai livré sa vieillesse à d'éternels soupirs.
S'il se perdait!... Ici même, au sein des plaisirs,
Dans tous les lieux, sans cesse, ouvrant l'œil et l'oreille,
En paraissant dormir, le gouvernement veille.
Ténébreux dans sa marche, il poursuit son chemin;
Muet, couvert d'un voile, et le glaive à la main,
Il cache au jour l'arrêt, la peine, la victime,
Et punit la pensée aussitôt que le crime.
Ici, dans des cachots, l'accusé descendu
Pleure au fond d'un abîme et n'est point entendu.
D'un mot ou d'un regard l'État ici s'offense,
Et toujours sa justice a l'air de la vengeance.
Un homme peut périr, la loi peut l'égorger,
Sans qu'un père ou qu'un fils ait connu son danger.
La mort frappe sans bruit, le sang coule en silence,
Et les bourreaux sont prêts quand le soupçon commence.
Le danger d'Odalbert déjà me fait gémir.

PÉZARE.
Il en existe un autre, et tu dois en frémir.
Sais-tu ce que l'amour peut tenter à Venise?
Jusqu'où des passions la fureur s'y déguise?
Avec quel front tranquille on y trahit sa foi?
Hédelmone, Othello, n'est pas encore à toi;
Va, presse ton hymen.

OTHELLO.
Ami cher et fidèle,
Pour en cacher les nœuds aide-moi de ton zèle.
Conduis-nous à l'autel où je pourrai du moins
Attester et le ciel et tes yeux pour témoins.
C'est dans le bruit des camps, c'est au milieu des armes
Que la noble amitié nous fit sentir ses charmes;
C'est là, c'est dans nos cœurs, sans l'appui des serments,
Que l'honneur en grava les premiers sentiments.
Viens, que jamais le sort ne puisse, en sa vengeance,
De deux soldats amis rompre l'intelligence!

(Ils sortent ensemble.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.
Oui, des mortels, Madame, il faut craindre les yeux.
Quand ce jeune inconnu reviendra dans ces lieux,
Que seule, auprès de vous, je puisse l'introduire.
Mais Othello l'ignore, il ne faut pas l'instruire.

HÉDELMONE.
Eh! pourquoi se cacher?

HERMANCE.
Plus il brûle pour vous,
Plus il est accessible à des soupçons jaloux.
Peut-être une étincelle, en atteignant son âme,
Du plus fatal transport y porterait la flamme.
Écoutez mes conseils; rien n'est à négliger.
Cet art, ces soins discrets qu'on oppose au danger,
Ont souvent, croyez-moi, par d'utiles alarmes,
À des cœurs innocents épargné bien des larmes.

HÉDELMONE.
Tu me tiens lieu de mère. Eh bien, veille sur moi!

Je te remets mon sort, je m'abandonne à toi.
Dieu! si j'allais causer le trépas de mon père!

HERMANCE.

Madame, sur le sort d'une tête si chère,
Je vais interroger de fidèles amis.
Et vous saurez par moi ce qu'ils m'auront appris.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

HÉDELMONE, seule.

Je ne sais, mais en vain je cherche mon courage :
Ce jour semble à mes yeux se voiler d'un nuage.
J'interroge mon cœur sur ses pressentiments,
Et mon cœur me répond par des frémissements.
Ils semblent m'annoncer une sourde tempête
Qui naît, s'augmente, approche et tombe sur ma tête.
Mon père, ah! sous tes yeux, sans trouble et sans effroi,
Les jours de mon enfance ont coulé près de toi!
Dieu! s'il allait périr! Ah! d'horreur je frissonne!
Si l'État veille ici, jamais il ne pardonne.
Ciel! dans un tel malheur si j'ai pu le plonger,
Fais que sa fille au moins l'arrache à son danger.
On vient... C'est ce jeune homme. Hélas! dans sa misère,
Il ne s'accuse point du malheur de son père,
Et moi...

SCÈNE III.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

(Hermance accompagne Lorédan et se retire après l'avoir introduit.)

HÉDELMONE.

Noble inconnu, quand tout doit m'alarmer,
N'avez-vous rien appris qui puisse me calmer?
Mon père...

LORÉDAN.

On dit, Madame, et ce bruit m'inquiète,
Que loin de sa patrie il chercha une retraite;
Qu'il a, par ses discours, outragé le sénat,
Pris Venise en horreur et maudit tout l'État,
Et déjà sourdement, par des intelligences
Avec nos ennemis, concerté ses vengeances.

HÉDELMONE.

Non, je connais mon père; il peut, dans une erreur,
Avoir, par des discours, exhalé sa fureur;
Mais lui, trahir l'État! L'État dans nos ancêtres
A compté des héros et n'a point vu de traîtres.
Mon père descend d'eux, il doit leur ressembler;
Et je l'outragerais si je pouvais trembler.

LORÉDAN.

Je pense comme vous, et même sa furie
Montre avec quel excès il aimait sa patrie.
Mais ce cœur paternel, vous l'allez désarmer;
Comment à vos soupirs pourrait-il se fermer?
Ah! la paix va rentrer dans ces yeux pleins de charmes,
Et l'hymen et l'amour en essuieront les larmes.
Mais moi, désespéré, mais moi, né pour souffrir,
Qui déteste la vie et qui cherche à mourir...
Ah! Madame, avez-vous, en me plaignant encore,
Obtenu d'Othello le seul bien que j'implore?
Pourrai-je enfin le suivre et voler aux combats?
Devrai-je à vos bontés la faveur du trépas?

HÉDELMONE.

J'allais, seigneur, j'allais vous tenir ma promesse;
Othello m'écoutait... Vos traits, votre jeunesse,
Votre sombre douleur, cet intérêt, hélas!
Qu'on sent pour un héros qui cherche le trépas,
Ce mouvement si doux dont la pitié nous touche,
Ont arrêté mes mots expirants dans ma bouche.
Pourquoi vous obstiner dans ce triste dessein?

LORÉDAN.

Hélas! plus que jamais je le porte en mon sein.

HÉDELMONE.

Mais le ciel à vos vœux conserve encore un père!

LORÉDAN.

Oui, Madame.

HÉDELMONE.

Eh! pourquoi causez-vous sa misère?

LORÉDAN.

Mon désespoir m'y force, il trouble ma raison.

HÉDELMONE.

Ah! gardez-vous, seigneur, de quitter sa maison!

LORÉDAN.

Dans l'univers entier je ne vois plus d'asile.
Il fut un temps, hélas! où mon cœur plus tranquille...

HÉDELMONE.

Eh! seigneur, achevez, fiez-vous à ma foi :
Votre rang, votre nom, parlez, répondez-moi.

LORÉDAN.

Madame... Non, jamais...

HÉDELMONE.

Quelle est votre naissance?
Où votre père a-t-il élevé votre enfance?

LORÉDAN.

Madame, un étranger fut chargé de ce soin.

HÉDELMONE.

Un étranger! Pourquoi?

LORÉDAN.

Le ciel m'en est témoin,
Je n'ai point récusé la tendresse d'un père;
Il craignait pour mes jours une main meurtrière.
Dans nos troubles civils un vieillard vertueux
Gouverna par ses mœurs mon âge impétueux.
D'Othello, dans nos champs, on vantait la victoire;
Je volai sur ces bords. Là, témoin de sa gloire,
Je contemplai Venise et ses arcs triomphaux,
Où l'or et les lauriers couronnaient ses drapeaux.
Non, je ne vis jamais une pompe aussi belle,
D'un auguste sénat la marche solennelle.
Othello qui, modeste et simple avec grandeur,
Semblait de son triomphe ignorer la splendeur...
Mon âme à ces objets s'arrêtait suspendue.
Une jeune beauté frappa soudain ma vue :
Tout ce triomphe alors disparut à mes yeux,
Son regard enchanteur sembla m'ouvrir les cieux.
Je sentis dès l'instant que mon âme asservie
Lui livrait sans retour et mon sort et ma vie;
Mon amour inquiet ne pouvait la quitter.
O ciel! combien de fois, prompte à me tourmenter,
Sous le triste Apennin se montra son image!
Je l'emportais partout, sous un antre sauvage,
Dans le fond des déserts, sur les bords d'un torrent,
Où mes yeux abusés la cherchaient en pleurant.
Mon infortune enfin vient d'être consommée.
L'hymen comble ses vœux : elle aime, elle est aimée;
Du sort qui me poursuit voilà les derniers coups;
Et ce jaloux transport dit assez que c'est vous.

HÉDELMONE.

Qu'entends-je? vous osez me tenir ce langage?
Serait-ce à mon malheur que je dois cet outrage?
Croyez-vous que mon cœur, par ses maux abattu,
Ait perdu la fierté qui sied à la vertu?
Quel que soit mon penchant pour un héros que j'aime,
Je suis toujours instruite à m'honorer moi-même.
Non, je ne croyais pas que je dusse en ce jour
Entendre ici, seigneur, l'aveu de votre amour.
Mon devoir, qu'a blessé cette injure imprévue,
Vous défend pour jamais de paraître à ma vue.

LORÉDAN.

J'ai mérité, Madame, un si juste courroux.

SCÈNE IV.

ODALBERT, HÉDELMONE, LORÉDAN.

LORÉDAN, à part, en voyant Odalbert, et en se retirant au fond du théâtre.

Odalbert!.. Écoutons.

HÉDELMONE.

O mon père! est-ce vous?
Quelle affreuse pâleur sur tout votre visage
Du malheur et des ans a déployé l'outrage!

ODALBERT.

Que te fait mon malheur, après l'avoir causé?
Que t'importe mon âge, après m'avoir laissé?
Quand j'étale à tes yeux ton crime et ma misère,
Qui t'a donné le droit de me nommer ton père?
Mais un autre intérêt doit ici me toucher.
De ces coupables lieux je viens pour t'arracher.
J'ai repris tous mes droits. L'hymen n'a pas encore
Armé de son pouvoir l'imposteur que j'abhorre;

Il n'est pas ton époux. Dans ton cœur éperdu,
Si le cri de l'honneur est encore entendu,
Si tu veux rendre au mien son sang et sa famille,
Si tu veux que ma voix t'appelle encor ma fille,
Tout est prêt, suis mes pas.

HEDELMONE.

Vous savez, en ce jour,
Quel trouble et quel éclat a produits mon amour.

ODALBERT.

On nous plaint tous les deux; on plaint un cœur timide,
Un cœur faible et sans art qu'a séduit un perfide.
Hélas! dans ce moment, cruelle, où je te voi,
Je sens trop que mon cœur s'émeut encor pour toi!
Oui, tu m'offres ici, suspendant ma colère,
Et les traits de ta sœur et les traits de ta mère.
Quand la mort de ses jours éteignit le flambeau,
Que ne m'entraînait-elle au fond de son tombeau!
Dis : que me reste-t-il au bout de ma carrière?
Les larmes, l'abandon, le désespoir.

HÉDELMONE.

Mon père!

ODALBERT.

Hélas! oui, je le suis, mes pleurs en sont témoins.
Songe à mon tendre amour, songe à mes premiers soins.
Avec quel doux transport j'élevai ton enfance!
J'avais mis dans mon sang toute mon espérance.
Dans les camps, au conseil, sénateur ou guerrier,
Ma famille et l'État m'occupaient tout entier;
Par des besoins si chers mon âme était nourrie.
Plus j'aimais mes enfants, plus j'aimais ma patrie.
Reviens à toi, ma fille, et reprends ta raison;
Vois où tu peux prétendre et quelle est ta maison!
Entends, pour te guérir, pour sauver leur mémoire,
Vingt doges, tes aïeux, te parler de leur gloire,
Te dire : « C'est par nous, du milieu de ses eaux,
« Que Venise a soumis la mer à ses vaisseaux;
« Par nous, lorsque tombait Rome esclave et tremblante,
« Qu'elle appela de loin la liberté mourante. »
Entends ta sœur, si jeune entraînée au trépas,
Ta mère en expirant te serrant dans ses bras.
Sans secours, sans famille, égaré sur la terre,
Voudrais-tu me punir du bonheur d'être père?
Pour toi, si tu le veux, de l'hymen le plus beau,
Je puis encor, ma fille, allumer le flambeau :
J'ai mes desseins.

HEDELMONE.

Hélas!

ODALBERT.

Sortons.

HÉDELMONE.

Comment vous suivre?
Othello, s'il me perd, va donc cesser de vivre!

ODALBERT.

Et c'est lui que tu plains?

HEDELMONE.

Je le sens aujourd'hui :
C'est moi qui fus cent fois plus coupable que lui,
C'est moi qui, sans dessein, l'instruisis à me plaire,
Qui troublai sa raison d'un charme involontaire;
C'est moi qui, les regards attachés sur les siens,
L'enivrai du poison de nos longs entretiens;
C'est moi qui, dans ses yeux, même en versant des larmes,
Ai peut-être cherché le pouvoir de mes charmes.
L'amour s'est, par degré, dans notre âme affermi.
Il était vertueux, triomphant, votre ami.

ODALBERT.

Voilà ce qui m'irrite et grossit mon injure.
Quand d'un accueil flatteur j'honorais le parjure,
Il choisissait sa place à me percer le flanc;
Déjà contre moi-même il s'armait de mon sang.
Il a cru, pour calmer l'éclat qu'il voulait faire,
M'imposer tôt ou tard un hymen nécessaire;
De son ingratitude il n'aura point le prix.

HEDELMONE.

Mon père...

ODALBERT.

C'est assez. Tous mes conseils sont pris.

HEDELMONE.

Songez...

ODALBERT.

Tu défendrais un perfide, un barbare!
Je sens, à ce nom seul, que ma raison s'égare.
Signe-moi cet écrit...

HEDELMONE.

Quel est votre dessein?

ODALBERT.

Signe, dis-je, ou ce fer va me percer le sein.

HEDELMONE, à part.

Que dois-je faire? ô Dieu!
(Elle signe aveuglément et précipitamment, et remet le billet à son père.)

ODALBERT.

Je suis content, ma fille.
Te voilà maintenant l'appui de ma famille,
L'appui de mes vieux ans. Le ciel t'a réservé
Un jeune homme, un héros, loin du crime élevé,
Dans qui les passions, l'exemple et l'imposture
N'ont point encor flétri ni séché la nature;
Qui de Venise encor n'a point vu la splendeur,
Qui de ses hauts destins remplira la grandeur;
Dont le père, à mon choix, a laissé l'alliance;
En un mot, Lorédan, fameux par sa naissance,
Le fils du doge.

HÉDELMONE, à part.

O ciel!

(Haut.)

Comment vous assurer
Que c'est pour moi, seigneur, qu'il a pu soupirer!

LORÉDAN, sortant du fond du théâtre où il s'était caché.

Oui, Madame, il vous aime, et sa flamme est extrême;
J'en jure par le ciel, par mon cœur, par vous-même.
Je réponds de ses feux, je réponds de sa foi.
Ce jeune Lorédan, ce fils du doge, est moi.

ODALBERT, en le regardant.

Oui, c'est lui.

HÉDELMONE, à Lorédan.

Quoi, seigneur!..

ODALBERT.

Eh bien! si ta vaillance,
Si ton amour surtout répond à ta naissance,
Voilà, voilà ma fille, et j'en puis disposer :
Je te la donne.

LORÉDAN, avec joie.

O Dieu!

HÉDELMONE, à Lorédan.

Quoi! vous pourriez oser!..

ODALBERT.

N'écoute point ses pleurs, ses cris, ni sa colère.
(En mettant la main de Lorédan dans les mains de sa fille.)
Joins ta main à la sienne, et rends grâce à son père.
Sois mon fils.

LORÉDAN.

Eh! seigneur, voyez son front pâlir,
Et ses genoux trembler et son corps s'affaiblir.

ODALBERT, à Lorédan.

D'où vient que dans sa main ta main tremble étonnée?

HEDELMONE.

Hélas! ignore-t-il que mon cœur l'a donnée!

ODALBERT.

Ne dois-je pas enfin disposer de ta foi?
Braves-tu mon pouvoir? Tout ton être est à moi.

HÉDELMONE.

Eh! que reste-t-il donc, seigneur, à la nature?

ODALBERT, en mettant la main sur son cœur.

C'est là qu'elle avoit mis ta garde la plus sûre.
Elle apprend aux enfants à n'oublier jamais
Que nos soins vigilants sont ses plus grands bienfaits.

HEDELMONE.

Que faut-il?

ODALBERT.

M'obéir.

HEDELMONE.

Tout mon cœur se soulève.
Othello!.. Non, jamais...

ODALBERT.

Choisis.

HÉDELMONE.

Mon père...

ODALBERT.

Achève.

HÉDELMONE.

Je vous dois tout mon sang, il coulerait pour vous;
Mais Othello m'adore, et j'y vois mon époux.

ODALBERT.

C'en est donc fait! Allons, je n'ai plus de famille;
C'est en vain que j'ai cru retrouver une fille.
Je rougis, je renonce à mon indigne erreur.

(Il rend à Hédelmone le billet qu'il lui a fait signer : elle le reprend.)

Ce billet, je le vois, cause seul ta douleur.
Tiens, le voici. Chéris un ingrat que j'abhorre.
L'abîme sous tes pas ne s'ouvre pas encore ;
Tu deviens libre : pars, ne crains plus mon courroux;
Au bout de l'univers suis ton indigne époux.
Je te cède, il le faut, mais c'est à sa furie.
J'abjure tout, nature, honneur, devoir, patrie :
Toi seule en est la cause. Adieu. Tu jugeras
De ce vil séducteur que je laisse en tes bras.

(Il sort.)

SCÈNE V.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

HÉDELMONE.

Il me fuit!

(Elle lit en frémissant le billet qu'elle a signé et que son père vient de lui rendre.)

LORÉDAN.

Ah! croyez que l'équité céleste
Ne confirmera pas un adieu si funeste.

HÉDELMONE.

Qu'ai-je lu! Se peut-il!.. Mon père!..

SCÈNE VI.

HÉDELMONE, LORÉDAN, HERMANCE.

HERMANCE.

En cet instant
Ses jours sont exposés au péril le plus grand.
Avant de vous revoir, déjà sa violence
Avait blessé nos lois, mérité leur vengeance.
A leur rigueur, hélas! puisse-t-il échapper!
Mais de quel coup mortel je m'en vais vous frapper!
L'indigence et la fuite est tout ce qui lui reste.
J'ignore son forfait; mais un arrêt funeste
Vient de le dépouiller du droit des citoyens,
Lui ravir ses honneurs, lui ravir tous ses biens.
On tremble dans l'instant que, si rien ne l'arrête,
L'affreux conseil des Dix ne demande sa tête.
Hélas! au fer des lois la verrez-vous livrer?

HÉDELMONE, à Lorédan.

Seigneur, le ciel m'inspire; il vient de m'éclairer.
Votre père, seigneur, ce père qui vous aime,
Peut seul sauver le mien dans son péril extrême.
Comme doge, il aura du pouvoir, des amis;
Comme père, il voudra le bonheur de son fils.
Ah! si de cet hymen, tous deux d'intelligence,
Nous pouvions quelque temps lui laisser l'espérance;
Seigneur, si ce billet, qui vous promet ma main,
L'assurait de mon choix, de cet hymen prochain!
Si vous-même, à mes pleurs joignant votre prière,
Vous t'engagiez, seigneur, à protéger mon père!
Je sais que ce détour blesse la vérité;
Il répugne à mon cœur et dément sa fierté.
J'ai plaint, je l'avouerai, vos vertus, votre flamme;
Mais les jours de mon père occupent seuls mon âme.
Oui, je remets, seigneur, ce billet dans vos mains.

(Elle lui remet le billet.)

Vous tenez maintenant ma vie et mes destins.
Mais mon père, seigneur, (je frémis quand j'y pense!)
Est réduit aux horreurs de la vile indigence.
Pour seconder mes vœux et pour le secourir,
Il n'est plus de trésor que je vous puisse offrir.

(Détachant de son front son bandeau de diamans.)

Emportez ce bandeau que ma main vous confie.
Ah! tout l'or de l'Europe et tout l'or de l'Asie,
Au prix de ce bandeau je voudrais l'ajouter.
Que ne puis-je, seigneur, avant de vous quitter,
En le couvrant de pleurs, pour calmer mes alarmes,
Voir des trésors nouveaux y naître de mes larmes!
Volez, seigneur, volez. Les mortels généreux
N'ont point de récompense; ils sont payés par eux.

LORÉDAN.

Je vais vous obéir et sauver votre père.
Vous me percez le cœur, n'importe, il faut vous plaire.
Mais voici le serment que je fais à vos yeux :
Si ce jour voit former cet hymen odieux,
Si vous pouviez m'offrir ce spectacle barbare,
Je jure qu'à l'instant, (je frémis, je m'égare!)
Je jure que, fidèle à mes ressentiments,
Quels que soient les moyens, complots, déguisements,
J'irai vous enlever au pied de l'autel même.
Excusez mes transports : je vous perds et vous aime.
Oui, je cours vous servir; je le dois, je le veux;
Mais c'est en frémissant que je suis généreux.
Je n'ose encor, Madame, accepter votre estime :
J'aime, je suis jaloux, je peux commettre un crime.
Je ne vous promets rien. Craignez tout aujourd'hui
D'un cœur qui ne peut plus vous répondre de lui.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

Quelle menace, ô ciel! Que dis-tu, chère Hermance?
Le sort à chaque pas détruit mon espérance.
Ah! son transport jaloux m'a fait trembler d'effroi.
Quel regard en partant il a lancé sur moi!
Mais, dis-moi, Lorédan trouvera-t-il des charmes
A troubler mon bonheur, à jouir de mes larmes?
Crois-tu qu'à ce forfait il se laisse emporter?
Que, prêt à le commettre, il l'ose exécuter?
Non, je ne le crois pas : il est né magnanime;
Mais il est jeune, il aime, il est tout près du crime.
Il peut... Puisse Othello, dans ces moments affreux,
Remettre notre hymen à des jours plus heureux!

SCÈNE VIII.

HERMANCE, HEDELMONE, OTHELLO.

OTHELLO.

Viens, l'autel est tout prêt.

HÉDELMONE.

Eh! seigneur, si mon père!...

OTHELLO.

Il te rend libre; allons.

HÉDELMONE.

Des voiles du mystère
Cet hymen, Othello, doit être enveloppé.

OTHELLO.

Pézare a tout prévu.

HÉDELMONE.

Mais s'il était trompé!

OTHELLO.

De ses soins vigilants, je connais la prudence.

HÉDELMONE.

Différez d'un seul jour.

OTHELLO.

Viens, suis mes pas.

HÉDELMONE.

Hermance!..

(A Othello.)

Un seul jour!

OTHELLO.

Non, je meurs si je n'obtiens ta foi.

HÉDELMONE.

Un seul!

HERMANCE, bas, à Hédelmone.

Cédez.

HÉDELMONE, en suivant Othello.

O ciel! je m'abandonne à toi.

(Ils sortent tous trois.)

ACTE QUATRIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE

OTHELLO, PÉZARE.

OTHELLO.

Quoi! prêt à l'épouser sa main m'échappe encore!
Je rencontre aux autels un rival que j'ignore!
O crime! ô trahison! sans mon courage, hélas!
Un hardi ravisseur l'arrachait de mes bras.

PÉZARE.

Que la paix rentre enfin dans ton âme éperdue!
Hédelmone est ici, le ciel te l'a rendue;
Le ciel à ton amour saura la conserver.

OTHELLO.

Jusqu'aux pieds des autels, vouloir me l'enlever!
Quel monstre a donc conçu cette horrible entreprise?

PÉZARE.

Je te l'ai déjà dit : nous vivons à Venise.

OTHELLO.

Si c'était Odalbert qui se fît un plaisir
De m'arracher sa fille et de s'en ressaisir.
Je n'ai rien observé dans ce trouble terrible.
Mais toi, qui voyais tout avec un œil paisible,
Aurais-tu remarqué ce jeune homme inconnu
Qui tantôt, ici même, en secret est venu?

PÉZARE.

Non. Mes regards ici, dans un endroit trop sombre,
N'avaient pu distinguer ses traits cachés dans l'ombre.
Mais tandis qu'à l'autel un trouble furieux
Égarait et ton bras, et ton cœur, et tes yeux,
Dans un moment d'oubli, sous son masque perfide,
J'ai remarqué les traits d'un jeune homme intrépide,
Désespéré, terrible, et qui, dans son transport,
Ne voulait qu'obtenir Hédelmone ou la mort.
J'ai présents à l'esprit tous les traits de ce traître,
Et je le connaîtrais s'il venait à paraître.

OTHELLO.

Mon ami, je te parle avec tranquillité :
L'orgueil de ses erreurs ne m'a jamais flatté.
Je vois dans Hédelmone éclater la jeunesse,
La splendeur de son sang, sa beauté, sa tendresse;
Je compte sur son cœur : mais enfin je conçois
Qu'elle eût pu s'enflammer pour un autre que moi.
Un soldat, dès l'enfance élevé dans les armes,
N'a point d'un jeune amant et la grâce et les charmes;
Et quand un autre hymen aurait tenté ses yeux...

PÉZARE.

Nos palais, il est vrai, sont pleins de ses aïeux.
L'orgueil de la beauté, l'orgueil de la naissance,
D'un âge qu'on séduit l'ordinaire inconstance,
Un père à désarmer, l'offre d'un autre époux,
Que sais-je?.. Ah! quelle idée, ô ciel! vous livrez-vous?

OTHELLO.

Je pense qu'Hédelmone, et si jeune et si belle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, ne m'être pas fidèle.

PÉZARE.

Moi... je le pense aussi.

OTHELLO.

Tu le crois.

PÉZARE.

Dans ce jour
Sa démarche, Othello, t'a prouvé son amour.

OTHELLO.

C'est ce que je me dis... Tu veux parler?

PÉZARE.

Ton âme
Épia dans ses yeux les progrès de sa flamme :
Ses yeux t'évitaient-ils?

OTHELLO.

Oui, mais dans leurs refus,
Souvent c'était alors qu'ils me cherchaient le plus.

PÉZARE.

C'est ainsi qu'en naissant, dans une jeune amante,
Se cache et se trahit une flamme innocente.
Tu ne sens donc plus rien qui puisse te troubler?

OTHELLO.

Non... rien.

PÉZARE.

Achève, ami.

OTHELLO, *à part.*

Je n'ose lui parler.

PÉZARE.

Eh bien?

OTHELLO.

Lorsqu'à l'autel, venant pour la conduire,
Je cherchais dans ses yeux l'amour qu'elle m'inspire,
Elle éprouva soudain un long saisissement.
D'où lui naissait ce trouble et ce frémissement?
Pourquoi déjà son front, osant me faire injure,
A-t-il de mon bandeau dépouillé la parure?
Pourquoi son cœur enfin, avec tant de vertu,
Toujours sur ce jeune homme avec moi s'est-il tu?
D'où vient cette douleur dont elle était saisie?

PÉZARE.

O mon cher Othello! craignez la jalousie!

OTHELLO.

Par un si vil tourment, je serais agité!
Je cherche seulement à voir la vérité.
Dis : crois-tu qu'en effet, dans l'ardeur qui l'anime,
Ce jeune homme d'un rapt ait médité le crime?
Ne me déguise rien; parle : que penses-tu?
Serait-ce lui?

PÉZARE.

L'amour fait taire la vertu;
Son pouvoir nous entraîne, et la pente est facile.
Tu frémis, Othello!

OTHELLO.

Qui, moi! je suis tranquille.
Tu crois donc?...

PÉZARE.

Que c'est lui qui seul a, dans ce jour,
Par sa coupable audace outragé ton amour.

OTHELLO.

S'il faut qu'à ce rival Hédelmone infidèle
Ait remis ce bandeau!... Dans leur rage cruelle,
Nos lions du désert, sous leurs antres brûlants,
Déchirent quelquefois les voyageurs tremblants...
Il vaudrait mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante,
Que de tomber vivant dans mes terribles mains.

PÉZARE.

Ah! tu m'as fait frémir!

OTHELLO.

Il suivra ses desseins :
De ses feux, tôt ou tard, j'acquerrai quelque indice;
Et moi-même, à mon choix, lui trouvant un supplice,
Je veux le voir alors, souffrant, inanimé,
Et l'offrir tout sanglant aux yeux qui l'ont charmé.

PÉZARE.

Malheureuse Hédelmone! Hélas! dans sa furie
Le cruel Othello t'arracherait la vie!

OTHELLO.

Jamais! jamais!

PÉZARE.

Ingrat! pesez donc, entre nous,
Avant de la juger, ce qu'elle a fait pour vous.
Elle aime! et qui? Parlez. Prouvez-moi sa tendresse
Pour ce jeune étranger qu'aveugla son ivresse.
Rendez-vous la beauté comptable désormais
Ou des feux qu'elle inspire, ou des maux qu'elle a faits?
Eh! que reprochez-vous à la tendre Hédelmone?
Un père que pour vous sa faiblesse abandonna.
Il n'est plus, Othello, qu'un seul conseil pour vous.
Les rebelles soumis ont fléchi les genoux :
Courez servir l'État sous le ciel de l'Asie;
Oubliez et Venise et votre jalousie.
Je crains plus vos transports et leur fougueuse horreur
Que nos volcans en flamme et nos mers en fureur.
Emmenez Hédelmone au fond de la Morée;
Là, que l'hymen vous livre une épouse adorée,
Là, par de grands exploits vous faisant applaudir,
Forcez de ses refus Odalbert à rougir.
Au vain orgueil des noms opposez la victoire,
Accablez-les de loin du bruit de votre gloire :
Voilà comme Othello doit se montrer jaloux.
Vos vaisseaux sont tout prêts, et j'y monte avec vous.

Mais, avant de partir, si, contre mon attente,
Ce ravisseur indigne à mes yeux se présente;
Si je rencontre errant, autour de ces palais,
Ce monstre dont encor je crois voir tous les traits,
Je cours au même instant, je cours d'un pas rapide
Enfoncer ce poignard dans le sein du perfide,
Et venger à la fois, de ce bras irrité,
Mon ami, la vertu, le ciel et la beauté.

(Il sort.)

SCÈNE II.

OTHELLO, seul.

Ah! je respire enfin! Oui, le ciel, dans Pézare,
M'a de tous les amis accordé le plus rare.
Sous quel calme imposant son active froideur
Couvre d'un cœur de feu l'impétueuse ardeur!
Qu'il eût, s'il eût aimé, bien su cacher sa flamme!
Avec tant de pouvoir, d'empire sur son âme,
Il serait des mortels, s'il n'était généreux,
Et le plus redoutable et le plus dangereux.
N'a-t-il pas quelquefois jeté sur Hédelmone
Des regards où l'amour... C'est toi qui le soupçonne!
Malheureux! ton ami! Quoi! ne pouvait-il pas
Avec un regard pur admirer ses appas?
Il ne se méprend point : s'il a pris sa défense,
C'est qu'il a bien senti, connu son innocence.
Je suivrai ses conseils. Je vais sous d'autres cieux
Transporter ce que j'aime et tromper tous les yeux.
Hédelmone! à mes vœux il faut que tu répondes.
L'amour et la vertu me suivront sur les ondes.
Mais je la vois : Hermance accompagne ses pas.

SCÈNE III.

OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

OTHELLO.

Madame, en ce moment, me cherchiez-vous?

HÉDELMONE.

Hélas!
J'ai besoin de vous voir, non pour nourrir ma flamme;
Le ciel sait que vos traits sont présents à mon âme;
Mais j'aime à me trouver auprès de mon appui.

OTHELLO.

Puis-je espérer de vous une grâce aujourd'hui?

HÉDELMONE.

Ah! parlez, Othello.

OTHELLO.

Venise est sans alarmes;
Déjà les révoltés nous ont rendu les armes;
Mais au delà des mers les ordres du sénat
Me chargent en secret d'aller servir l'État.
Je ne puis trop montrer de zèle et de courage.
Mon honneur, mon devoir, à partir tout m'engage,
Et déjà mes vaisseaux n'attendent plus que vous.

HÉDELMONE.

Si vous portiez du moins le nom de mon époux!

OTHELLO.

Songez que je dois l'être.

HÉDELMONE.

À travers les tempêtes,
Je braverais, seigneur, mille morts toutes prêtes :
Est-il quelque danger quand l'amour nous conduit?
Mais si, dans les horreurs du péril qui le suit,
Mon père succombait, ô justice homicide!
Ce mot me fait horreur! je mourrais parricide.
Quelque espoir cependant vient encor m'enhardir.
Tantôt pour moi le doge a paru s'attendrir;
Si j'allais le trouver? Sensible à ma prière,
Peut-être il m'obtiendrait le pardon de mon père.

OTHELLO.

Vous ne l'ignorez pas : c'est dans ce même jour
Qu'un ravisseur perfide alarme mon amour.

HÉDELMONE.

Ne me refusez pas une grâce si chère.
Songez que je l'attends, et que c'est la première.

OTHELLO.

Pardonnez si...

HÉDELMONE.

C'est moi qui l'ose demander,
Et déjà votre amour eût dû me l'accorder.

OTHELLO.

J'ai peine, je l'avoue, à vaincre mes alarmes.
Vous ne connaissez pas le pouvoir de vos charmes.

HERMANCE.

Othello, rendez-vous à ses vœux empressés;
Son amour le mérite.

OTHELLO.

Hermance, c'est assez.
Je résiste à regret, je me fais violence;
Mais je connais Venise, et j'en crois ma prudence.

HÉDELMONE, pleurant et détournant son visage.

Hélas!

HERMANCE, à part.

Dans quel état il vient de la plonger!
(Haut.)
Sitôt par un refus pouvez-vous l'affliger!
Eh! voilà donc les droits que tant d'amour lui donne!

HÉDELMONE.

Hermance...

HERMANCE.

Elle pâlit.

HÉDELMONE, se laissant tomber sur un fauteuil.

Je succombe.

OTHELLO.

Hédelmone!

HERMANCE.

Son œil vous cherche encore et s'arrête sur vous.

HÉDELMONE.

Non, mon cher Othello, je n'ai point de courroux.
Plutôt que vous causer quelque soupçon funeste,
J'aimerais mieux cent fois...

OTHELLO.

Et moi, je me déteste.
(Se jetant aux pieds d'Hédelmone.)
Frappe : je suis indigne, en causant tes douleurs,
Et de te voir encore et d'essuyer tes pleurs.
Plains-moi de mes tourments, de mes fureurs soudaines,
De ce sang africain qui bouillonne en mes veines.
Mets dans mes sens troublés ce calme vertueux
Qu'implore à tes genoux ce cœur impétueux.
Oui, prends sur tout mon être un invincible empire;
Sois le jour que je vois, sois l'air que je respire.
Qu'Othello, quelquefois de soupçons combattu,
À force de t'aimer, s'élève à ta vertu.
(En se relevant.)
Demain, quand le soleil nous rendra sa lumière,
Va, cours trouver le doge, et qu'il parle à ton père.
(À Hermance, en lui montrant Hédelmone.)
Voilà ta fille, Hermance. Oui, je m'en fais la loi,
Tu verras son bonheur, tu vivras près de moi.
Par un soupçon jaloux, si j'offense Hédelmone,
À mes propres fureurs que le ciel m'abandonne;
Et puissé-je moi-même, époux infortuné,
Me ravir le trésor que le ciel m'a donné!

HÉDELMONE.

O mon cher Othello! va, sois sûr que je t'aime;
Vois mon cœur tel qu'il est, et ne crois que toi-même.
Ce cœur est pur, ô ciel! mais je l'offre à tes coups,
Si jamais ma pensée offensait mon époux.

(Elle sort avec Hermance.)

SCÈNE IV.

OTHELLO, seul.

Non, rien dans l'univers, non, rien dans la nature
N'approchera jamais d'une vertu si pure.
C'est la vertu qui vient, sans demander d'autels,
Sans savoir ce qu'elle est, enchanter les mortels.
Malheur à l'insolent qui, par quelque imprudence,
Oserait un moment ternir son innocence!
Je sens, à la fureur qui s'allume en mon sang,
Que ce fer, sans pitié, lui percerait le flanc.
Mais d'où vient qu'à pas lents, dans un morne silence,
Le front triste et pensif, Pézare ici s'avance?

SCÈNE V.

PÉZARE, OTHELLO.

PÉZARE.

Sais-tu souffrir ?

OTHELLO.

Oui, parle.

PÉZARE.

Et, sans être agité,
Apprendre un grand malheur avec tranquillité?

OTHELLO.

Je suis homme.

PÉZARE.

Hédelmone... Ah ! l'injure est mortelle,
Elle est... Ciel ! j'en frémis!

OTHELLO.

Un seul mot?

PÉZARE.

Infidèle.

OTHELLO.

Infidèle ! et la preuve? il faut me la donner.

PÉZARE.

La preuve ! Ce discours a de quoi m'étonner.
Qui peut à cet excès porter tes violences?
Je viens de te venger, et c'est toi qui m'offenses!
Oui, mes yeux ont revu ce rival ignoré;
Oui, je l'ai reconnu quand je l'ai rencontré.
D'un combat entre nous sa fureur fut suivie;
Dans ce juste combat il a perdu la vie;
Et sur son corps sanglant j'ai saisi de ma main
Ce bandeau, ce billet dont tu connais le seing.

OTHELLO, en regardant le bandeau.

Le voilà.

(En regardant le billet.)

Ce billet (de nous rendons-nous maitre !)
De quelque perfidie est la preuve peut-être.

PÉZARE.

Vois, lis.

OTHELLO, lisant le billet.

« Je sais quel est mon outrage envers vous.
« A l'hymen d'Othello, je renonce, ô mon père!
« Puisse mon repentir calmer votre colère!
« C'est à votre choix seul à nommer mon époux.
« HÉDELMONE. » Il se peut!

PÉZARE.

Un mépris légitime
Te force à dédaigner la coupable et le crime.
Tu ne sens, je le vois, ni haine ni fureur.

OTHELLO, avec le plus grand calme.

Ami, le désespoir est au fond de mon cœur.
Les moments me sont chers. J'aimai ta république;
A payer ses bienfaits, mon zèle encor s'applique.
Il lui faut un guerrier qui la serve après moi,
Je peux le désigner : et ce guerrier, c'est toi.
Je veux te proposer à ton sénat auguste,

PÉZARE.

Que dis-tu? moi!

OTHELLO.

Je meurs : c'est l'instant d'être juste.
Écoute. D'un vieillard j'ai causé la douleur,
Et c'est un repentir que j'emporte en mon cœur.
Son âme est déchirée, au désespoir ouverte.
Il fuit, cache ses pas; il vit, préviens sa perte.
Oui, c'est le seul mortel, par ma faute affligé,
Que jamais Othello croit avoir outragé.
Mais ma mort remettra la paix dans sa famille.
Tu rendras ce bandeau, ce billet à sa fille;

(Il lui montre l'un et l'autre, mais sans les donner.)

Mais sans parler de moi, sans un mot sur mon sort,
Sans rien qui lui rappelle ou ma vie ou ma mort.
D'un plus illustre époux contente et glorieuse,
Qu'elle achève, en l'aimant, une carrière heureuse!
Et moi j'aurai la paix dans la nuit du tombeau.

(Prêt à lui remettre le bandeau et le billet. Avec la plus grande fureur.)

Tiens, voilà son billet et voilà son bandeau...
Je veux dans ce vil sang, dans ce sang que j'abhorre,
Les plonger tous les deux, les replonger encore.
Où son amant est-il? Ami, conduis mes pas :
Mes yeux n'ont point encor joui de son trépas.
Conçois-tu mes plaisirs, quand d'un regard avide,
Je verrai sur son corps palpiter la perfide;
Lorsque je compterai ses soupirs douloureux,
Sous les coups du poignard qui les joindra tous deux!

(S'arrêtant.)

Othello, que fais-tu? Reviens à toi, barbare.
Quelle ivresse t'aveugle et quel transport t'égare?
Jamais, quand les combats te rendaient inhumain,
Le meurtre d'une femme a-t-il souillé ta main!
Je sens que ma fureur, je sens que mon offense
Ont par leur excès même enchaîné ma vengeance.
Tu te souviens des mots que, non loin de ce lieu,
Son père, en me quittant, m'a laissés pour adieu.
« Crois-moi, veille sur elle : une épouse si chère
« Peut tromper son époux, ayant trompé son père. »

PÉZARE.

Il est vrai.

OTHELLO.

Par quel art ses perfides douleurs
Faisaient mentir ses yeux, faisaient mentir ses pleurs!
Dis : crois-tu dans son cœur Hédelmone infidèle?

PÉZARE.

Le billet, le bandeau, tout dépose contre elle.

OTHELLO.

Oh ! que dans ses déserts, Othello, retenu
Sur les bords africains, n'est-il mort inconnu !

PÉZARE.

Malheureux Othello!

OTHELLO.

Mon ami, sur nos têtes
Le vent par ses fureurs nous prédit les tempêtes;
La foudre par l'éclair annonce au moins ses coups;
Des lions du désert on entend le courroux;
Mais une femme, ô ciel! tranquillement perfide,
Nous perce, en nous flattant, d'un poignard homicide :
Hédelmone!

PÉZARE.

Ce nom devrait-il te toucher?

OTHELLO.

De ce cœur expirant je ne puis l'arracher.

SCÈNE VI.

PÉZARE, HÉDELMONE, OTHELLO.

HÉDELMONE.

Vos cris de ce palais ont troublé le silence.
Je viens, cher Othello, chercher votre présence.
Qui vous agite?

OTHELLO.

Rien.

HÉDELMONE.

Pourquoi me le cacher?
Votre cœur dans mon sein craint-il de s'épancher?

OTHELLO.

Non. Je crois en effet que mon amour vous touche,
Et votre cœur tantôt parlait par votre bouche.

HÉDELMONE.

D'où vient cette voix faible?

OTHELLO.

Après de grand travaux
Notre âme et notre corps demandent du repos.
Je sens qu'il sera long... J'en ai besoin.

HÉDELMONE.

Pézare,
Quel est donc le chagrin qui d'Othello s'empare?
D'où naît-il?.. Ah !.. Pourquoi?..

OTHELLO.

J'aime votre pitié.

HÉDELMONE.

Hélas!.. Que faire!.. O ciel! douce et tendre amitié,
Sommeil, guéris son cœur!

OTHELLO.

Le vôtre est doux, je pense.
Son calme est fait, surtout, pour l'aimable innocence.

(Dans ce moment Hédelmone, qui n'a pas encore observé Othello, le regarde, remarque un sourire affreux sur ses lèvres, baisse la tête et frémit.)

Sortons, Pézare.

(Il sort avec Pézare.)

SCÈNE VII.

HÉDELMONE, seule.

O ciel! quel sourire odieux!
Quel changement de voix ! Où suis-je! quels adieux!

Son cœur cacherait-il quelque orage terrible?
Allons, le mien est pur; il m'aime. il est sensible;
Il faudra tôt ou tard qu'il s'explique à mes yeux;
Pézare parlera; ne quittons point ces lieux.
Et toi, s'il faut, ô ciel! que l'un de nous périsse,
Que sur moi seulement ton arrêt s'accomplisse!
Me voilà prête, hélas! frappe. A ce prix si doux,
Je sens qu'en expirant je bénirai tes coups.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la chambre à coucher d'Hédelmone. On y voit un lit avec ses rideaux, une lampe allumée, différents meubles et un théorbe ou une guitare ancienne sur un fauteuil. Demi-nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉDELMONE, seule.

Je sens sous le sommeil s'affaisser ma paupière,
Et mon œil cherche en vain le palais de mon père.
Me voilà seule, ô Dieu! D'où me vient cet effroi!
Le charme de l'amour n'est-il plus avec moi?
De noirs pressentiments mon âme est pénétrée.
Dans cette triste chambre à peine suis-je entrée
Qu'un soudain tremblement a paru m'avertir...
Si j'étais condamnée à n'en jamais sortir!
D'où vient donc que le sort s'attache à me poursuivre!
Me faudrait-il si jeune, hélas! cesser de vivre?
(Avec un frémissement subit et involontaire.)
Qui vient ici?

SCÈNE II.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.
C'est moi. D'où vient cette terreur?
Craignez-vous d'Othello quelque injuste fureur?

HÉDELMONE.
Non, je ne le crains pas; je l'aime.

HERMANCE.
Son langage,
Son air vous semblaient-ils annoncer quelque orage?

HÉDELMONE.
Hélas! il m'a parlé de calme, de repos,
D'un long sommeil de paix, qui finit tous nos maux.
J'ai peine à m'expliquer ce qu'il m'a voulu dire.

HERMANCE.
Mais dans ses yeux du moins les vôtres pouvaient lire.

HÉDELMONE.
Ses regards un moment se sont fixés sur moi,
Et son sourire affreux m'a fait frémir d'effroi.

HERMANCE.
Qui peut donc altérer ainsi son caractère?

HÉDELMONE, avec une profonde mélancolie.
Voici bientôt le jour où j'ai perdu ma mère.

HERMANCE.
Pourquoi chercher vous-même à croître vos ennuis?

HÉDELMONE.
Sa chambre ressemblait à la chambre où je suis.

HERMANCE.
Se peut-il...

HÉDELMONE.
Sur son lit une lampe fatale
Versait, en s'épuisant, sa lumière inégale.
(Regardant sa lampe.)
Je crois la voir encore.

HERMANCE.
C'est trop vous affliger.

HÉDELMONE.
Jusqu'à sa mort, ma mère ignora son danger.

HERMANCE.
C'est ainsi que le ciel voulut, dès notre enfance,
Jusqu'au dernier soupir nous laisser l'espérance.

HÉDELMONE.
Mais as-tu, près de moi, rangé ces vêtements
Qui couvrirent ma mère à ses derniers moments?

HERMANCE.
Oubliez, s'il se peut, cette mort douloureuse.

HÉDELMONE, d'une voix faible et mélancolique.
« Hélas! ma chère enfant, tu mourras malheureuse! »

HERMANCE.
Madame!..

HÉDELMONE.
Oui, c'en est fait.

HERMANCE.
Le ciel, dans nos douleurs,
Sur nos jours passagers sème au moins quelques fleurs.
Cette bonté du ciel n'est pas toujours trompeuse.

HÉDELMONE, avec un cri de déchirement et de terreur.
« Hélas! ma chère enfant, tu mourras malheureuse! »

HERMANCE.
Grand Dieu! qu'ai-je entendu? Ce cri m'a fait frémir.
Quel est donc cet effroi qui vient de vous saisir?

HÉDELMONE, avec douceur.
Penses-tu qu'Othello, dans sa triste furie,
Puisse jamais, Hermance, attenter à ma vie?

HERMANCE.
Madame, je ne sais, mais je tremble pour vous.

HÉDELMONE.
Il n'est pas né cruel.

HERMANCE.
Non; mais il est jaloux.
Peut-être vous marchez au bord du précipice.

HÉDELMONE.
Non, je ne croirai pas qu'Othello me haïsse.

HERMANCE.
L'erreur de nos soupçons est souvent sans retour.

HÉDELMONE.
On ne peut donc jamais se fier à l'amour!

HERMANCE.
Il produit quelquefois le malheur ou le crime.

HÉDELMONE.
La jeune Isaure, hélas! a péri sa victime.
La malheureuse Isaure!.. hélas! pour son tourment,
L'aveugle jalousie égara son amant.
Au pied d'un saule assise, et douce et sans murmure,
Elle contait aux vents sa peine et son injure;
Et dans un chant plaintif, conforme à ses douleurs,
Elle unissait souvent et sa voix et ses pleurs,
Et moi, j'aime à chanter ces vers plaintifs d'Isaure.
(Après un silence.)
Hélas! elle mourut en le disant encore.
(En lui montrant une guitare qui est sur un fauteuil.)
Tu vois cet instrument; tout dort : si dans ces lieux
J'unissais à ma voix ses sons mystérieux!

HERMANCE.
Il émeut trop votre âme.

HÉDELMONE.
Il est fait pour me plaire;
C'est le fidèle ami du chagrin solitaire.
Entends encor ma voix : nous sommes sans témoin;
C'est un chant douloureux dont mon cœur a besoin.

I.

Au pied d'un saule, Isaure à son amant,
Croyant le voir reprocher son injure :
Quoi, je t'adore, et tu me crois parjure!
Je meurs, cruel; tes maux font mon tourment.
Chantez le saule et sa douce verdure.

II.

Comme une fleur, je n'eus que deux instants :
T'aimer... mourir. Hélas! mon âme est pure.
On t'a trompé. Tu verras l'imposture,
Tu la verras; il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

III.

Mais le jour baisse, et l'air s'est épaissi.
J'entends crier l'oiseau du triste augure,
Ces verts rameaux penchent leur chevelure.
Ce saule pleure, et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

IV

On dit qu'alors Isaure s'arrêta.
Tout resta mort, muet, dans la nature;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta :
Chantez le saule et sa douce verdure.

(On entend un bruit de foudre. — En frémissant tout à coup.)

D'où vient ce bruit? ô ciel!

HERMANCE.

C'est la tempête.

HÉDELMONE.

Hermance!

La nuit sera terrible, et l'orage commence.

HERMANCE, *avec vivacité et pressentiment.*

Madame, il faut sortir à l'instant de ces lieux;
C'est un avis pour vous que me donnent les cieux.

HÉDELMONE.

Non, je demeure ici, le devoir me l'ordonne.

HERMANCE.

Allons, suivez mes pas; venez, belle Hédelmone.

HÉDELMONE.

Pour me cacher, dis-moi, quel lieu choisirais-tu,
Quand j'ai quitté mon père et blessé la vertu?

HERMANCE.

Oubliez cette erreur; le repentir l'efface.

HÉDELMONE.

Dans le cœur d'Othello sais-je ce qui se passe?
Mes pas sont observés, si son œil est jaloux,
Et ma fuite coupable aigrirait son courroux.
Allons, va du sommeil goûter enfin les charmes.

HERMANCE.

Hélas! en vous quittant je sens couler mes larmes!

HÉDELMONE.

Je le veux.

HERMANCE.

J'obéis... Je vous laisse... En quel lieu!
(*Avec des pleurs.*)
Ma fille!.. mon enfant!

HÉDELMONE.

Ma chère Hermance, adieu!
(*Hermance sort.*)

SCÈNE III.

HÉDELMONE, *seule.*

Son tendre amour pour moi me rappelle ma mère.
(*Elle se met à genoux auprès de son lit.*)
Toi qui vois les humains avec les yeux d'un père,
Daigne apaiser le mien; qu'entre ses bras tremblants
Je puisse avec respect toucher ses cheveux blancs!
Éclaire d'Othello la raison qui s'égare!
Parle-lui par la voix du vertueux Pézare!
Pézare est son ami; dans ta tendre pitié,
Aux malheureux mortels tu donnas l'amitié.
Ah! je vois mon erreur! mais ta bonté pardonne.
Mon Dieu! ne punis pas la trop faible Hédelmone.
(*Elle se place sur son lit.*)
Mais je sens du sommeil les charmes tout-puissants
Assoupir par degrés mon esprit et mes sens.
Son calme, sa fraîcheur se répand dans mes veines;
Il suspend mes frayeurs, mes souvenirs, mes peines.
Sommeil, donne à mon cœur ce repos précieux,
Dont l'aimable douceur vient d'accabler mes yeux!
(*Elle baisse la tête et s'endort.*)

SCÈNE IV.

HÉDELMONE, *endormie*, OTHELLO.

OTHELLO.

Oui, je me le promets; oui, ma fureur peut-être
M'entraînerait trop loin; j'en veux être le maître.
Non, tu ne mourras point... Que ces sombres clartés
L'embellissent encore à mes yeux enchantés!
(*En regardant le jour de la lampe.*)
Ah! pour ressusciter cette flamme mortelle,
Je puis d'un feu nouveau retrouver l'étincelle!
(*En regardant Hédelmone.*)
Mais ce feu créateur qui sert à l'animer,
Si je l'avais éteint, comment le rallumer!
Avec quel souffle pur je l'entends qui respire!
Un charme tout-puissant vers elle encor m'attire.
Va, ce sang, dans mon cœur que tu viens d'accabler,
Ce sang, hélas! pour toi voudrait encor couler!
Oui, dans ces noirs cachots, dans ces muets abîmes
Où Venise engloutit le coupable et ses crimes,
Sans me plaindre un moment, privé de tous secours,
Tel qu'un reptile impur j'aurais traîné mes jours.
Mais avec tant d'horreur voir trahir ma tendresse!
Employons à mon tour le courage et l'adresse.
Voyons comment, perfide avec naïveté,
Ce front pourra s'armer contre la vérité.
Mais pourquoi de son crime accabler la parjure!
Mon malheur est certain, je connais mon injure.
Oublions tout: mourons.

HÉDELMONE.

Dieu! qu'est-ce que je voi!
Est-ce vous, Othello?

OTHELLO.

Rassurez-vous, c'est moi.

HÉDELMONE.

Quel sujet (pardonnez ma surprise inquiète)
Vous fait chercher si tard ma paisible retraite?

OTHELLO.

Je venais près de vous, en secret agité,
Reprendre un peu de calme et de tranquillité.

HÉDELMONE.

Eh! quel trouble si grand à me voir vous excite?

OTHELLO.

L'amour traîne souvent quelque crainte à sa suite.

HÉDELMONE.

Doutez-vous de mon cœur?

OTHELLO.

Moi!.. non.

HÉDELMONE.

Vous hésitez

OTHELLO.

Hédelmone!

HÉDELMONE.

Othello!

OTHELLO, *à part.*

Que lui dire?

HÉDELMONE.

Écoutez.

Peut-être, mon ami, cherchez-vous sur ma tête
Ce bandeau dont l'amour para votre conquête?
J'ai voulu qu'il servît, non pas à ma beauté,
Mais à nourrir mon père en son adversité.
Un jeune homme à Venise en est dépositaire.

OTHELLO.

Un jeune homme! Son nom?

HÉDELMONE.

Lorédan.

OTHELLO, *à part.*

Quel mystère!
(*Haut.*)
Le fils du doge! ô ciel! Je ne suis point jaloux.
Ce jeune homme jamais fut-il aimé de vous?

HÉDELMONE.

De moi! de moi, grand Dieu!

OTHELLO.

Mais peut-être il vous aime?

HÉDELMONE.

Je dois en convenir, je l'en ai plaint moi-même.

OTHELLO.

Mais si pour mon rival il s'était présenté?

HÉDELMONE.

C'est vous seul, Othello, que j'aurais accepté.

OTHELLO.

Vous m'aimez donc?

HÉDELMONE.

Écoute. Il est dans la nature
Un vengeur immortel qui punit l'imposture.
Si je trompe Othello, qu'il produise à mes yeux
Le livre où nos serments sont écrits dans les cieux!
Puisse-t-il, m'accablant de toute sa colère,
Arrêter dans son cœur le pardon de mon père!
Réponds, es-tu content?

OTHELLO.

Eh bien! ce ciel vengeur
D'un père contre toi doit armer la fureur.
Il doit faire connaître à toute la nature
Du plus perfide cœur la plus noire imposture,
Un cœur qui s'est joué des serments, de sa foi,
Capable de tout crime: et ce monstre, c'est toi.

HÉDELMONE.

O ciel! qu'ai-je entendu! quel horrible langage!

OTHELLO.

Tiens, lis, prends ce billet et vois si je t'outrage.
Reconnais-tu ce seing?

HÉDELMONE, *regardant le billet.*

Mon courage abattu...

OTHELLO.

Oserez-vous encor me parler de vertu!

Chercherez-vous encore un nouvel artifice ?
Lisez.

HÉDELMONE.

O ciel !

OTHELLO.

Lisez : c'est là votre supplice.
Lisez.

HÉDELMONE, lisant.

« Je sais quel est mon outrage envers vous.
« A l'hymen d'Othello je renonce, ô mon père !
« Puisse mon repentir calmer votre colère !
« C'est à votre choix seul à nommer mon époux.
« HÉDELMONE. »

OTHELLO.

A ces mots qu'avez-vous à répondre ?

HÉDELMONE.

Tout m'accable à la fois.

OTHELLO.

Et sert à vous confondre.
(Tout à coup en changeant de visage et de voix.)
Eh bien ! regardez-moi, me reconnaissez-vous ?

HÉDELMONE.

Je ne vois plus d'amant, je ne vois plus d'époux ;
Je vois la mort, la mort ! Tu l'as prédit, mon père !

OTHELLO, froidement.

Avant que le sommeil fermât votre paupière,
Avez-vous adressé votre prière à Dieu ?

HÉDELMONE.

Oui, j'ai prié pour vous.

OTHELLO.

Quelque temps, dans ce lieu,
Je vais attendre, allons.
(Il se promène.)

HÉDELMONE.

Que voulez-vous me dire ?

OTHELLO.

Préparez-vous.

HÉDELMONE.

A quoi ?

OTHELLO, montrant son poignard.

Ce fer doit vous instruire.

HÉDELMONE, avec un cri.

A moi, mon Dieu !

OTHELLO.

Silence ! Allons, préparez-vous.
Il s'agit de votre âme.

HÉDELMONE.

Oh ! je tombe à genoux.
Othello !

OTHELLO.

Non. La mort.

HÉDELMONE.

Que ma voix expirante
Vous jure... Non, jamais.

OTHELLO, avec la plus grande tendresse.

Oh ! deviens innocente !
Et dans mon cœur encor tout mon sang est à toi.
(Avec une fureur calme et froide.)
Eh bien ! ce Lorédan...

HÉDELMONE.

Il brûle encor pour moi.

OTHELLO, à part.

O tourment !
(Haut.)
Répondez : pourquoi, dans cette lettre,
Dédaignez-vous ma main ? N'était-ce pas promettre
Qu'au moins pour son hymen vous formiez des souhaits ?

HÉDELMONE.

Mon père est tout à coup entré dans ce palais :
« Signe-moi cet écrit, signe, ou, dans ma furie,
« Ce poignard dans l'instant va m'arracher la vie. »
J'ai signé.

OTHELLO.

Sans le lire ?

HÉDELMONE.

Oui, sans lire. A l'instant
Il joignit à ma main la main de Lorédan.
J'opposai mes refus, j'excitai sa colère...
Vous ne m'écoutez pas... Vous doutez !

OTHELLO.

Au contraire.
Enfin.

HÉDELMONE.

Il me rendit, de mes pleurs indigné,
Ce billet que ma crainte avait d'abord signé.

OTHELLO.

Après ?

HÉDELMONE.

Je l'ai remis à Lorédan.

OTHELLO.

O rage !
Quoi ! tu me préparais cet exécrable outrage ?
Le ciel pour te punir prit un moyen nouveau ;
Tiens, voilà ton billet, et voilà ton bandeau.
(Lui montrant le billet d'une main et le bandeau de l'autre.)
Je les tiens de Pézare.

HÉDELMONE.

O ciel ! daignez m'entendre.

OTHELLO.

Oui, c'est sur Lorédan qu'il vient de les reprendre :
Sur lui qu'il a laissé, de vingt coups dans le flanc,
Palpitant sur la terre et baigné dans son sang.

HÉDELMONE.

Il est mort ! il est mort !

OTHELLO.

Tu lui donnes des larmes !

HÉDELMONE.

Ciel ! qu'entends-je !

OTHELLO.

Tu plains sa jeunesse et ses charmes ?

HÉDELMONE.

Lorédan ! Lorédan !

OTHELLO.

Perfide, que dis-tu ?

HÉDELMONE.

Je rends, en le pleurant, hommage à sa vertu.
Il était innocent.

OTHELLO.

Un traître que j'abhorre !

HÉDELMONE.

Il était innocent ; je le déclare encore.

OTHELLO.

Vois-tu ce poignard ?

HÉDELMONE.

Oui. Mais tout près de mourir,
Je défends l'innocence à mon dernier soupir.

OTHELLO.

L'innocence !

HÉDELMONE.

Oui, j'en jure, et par l'Être suprême,
Par toi, par mon amour, et sous ton poignard même.

OTHELLO, la frappant d'un coup de poignard.

Eh bien ! meurs.

HÉDELMONE.

O mon Dieu !
(Elle fait plusieurs pas en arrière et va tomber morte au pied de son lit.)

OTHELLO.

J'ai fait ce que j'ai dû ;
Son amour est puni, le crime est confondu.
Je n'aurais jamais cru qu'avec tant de jeunesse
On eût pu jusque-là porter la hardiesse.
C'est l'effet du climat. Il faut pour tant d'horreur,
Que tout l'art de Venise ait passé dans son cœur.
Cependant la pitié... Non : elle était coupable ;
Ce billet... ce bandeau... cette audace exécrable
A dû pousser à bout mon amour irrité,
Et je vois ma vengeance avec tranquillité.
Mais où porter mes pas ? Ah ! reviens, cher Pézare !
Viens consoler mon cœur... Ce trait est d'un barbare.
Une femme ! un enfant ! j'aurais dû pardonner.
D'où vient donc que mon cœur commence à frissonner ?
(N'osant tourner les yeux vers le corps d'Hédelmone.)
Elle est là.
(Il la regarde.)
Regardons. Immobile !.. insensible !..
Comme un tombeau !.. Cachons ce spectacle terrible.
(Il tire sur elle les rideaux de son lit, qui la dérobent aux yeux du spectateur. — Avec terreur.)
Qui vient ici ?

SCÈNE V.

OTHELLO, HERMANCE.

HERMANCE.

Seigneur, Pézare est arrêté.
Un grand forfait, dit-on, lui vient d'être imputé.
Ces mortels, dont l'État gage la vigilance,
Ont de tous ses projets acquis la connaissance.

SCÈNE VI.

HÉDELMONE, cachée par les rideaux, OTHELLO, HERMANCE, LOREDAN, ODALBERT, DES HOMMES, portant des flambeaux.

LORÉDAN, à Othello.

Vois Lorédan.

OTHELLO.

Qu'entends-je !

LORÉDAN.

Othello, votre ami,
L'exécrable Pézare était votre ennemi.
Brûlant pour Hédelmone, il déguisait sa flamme,
Cachait les noirs projets concentrés dans son âme.
C'est lui qui, dans ce jour, paraissant vous servir,
Même aux pieds des autels voulut vous la ravir.
Il fit craindre à vos feux un rival redoutable,
Supposa mon trépas, feignit par cette fable
D'avoir trouvé sur moi, pour prouver ses desseins,
Un billet, un bandeau qu'il remit en vos mains.
Il nous vient d'avouer ses noires impostures,
Et son trépas s'achève au milieu des tortures.
J'étais votre rival, mais c'est moi qui pour vous
D'Odalbert, né sensible, ai fléchi le courroux.
A moi, cher Othello, vous devez Hédelmone.
Aimez, vivez heureux, son père vous pardonne;
Et rendez grâce au ciel qui sut vous dérober
Au piége épouvantable où vous alliez tomber.

OTHELLO, égaré, n'ayant rien entendu.

Qu'avez-vous dit?

LOREDAN.

Parlez.

HERMANCE.

D'où vient ce long silence?
Pourquoi?

ODALBERT.

Ma fille, hélas! n'est pas en ma présence?

OTHELLO.

Elle dort, elle dort, ne la réveillez pas.

HERMANCE court vers le lit et ouvre les rideaux.

Moi, je vois tout.

(On voit le corps d'Hédelmone morte.)

O ciel!

OTHELLO.

Où fuir! où suis-je, hélas!
Hédelmone! Hédelmone!

LORÉDAN.

O spectacle terrible!

OTHELLO.

Tant de vertus... d'attraits... Oh! oui, le ciel sensible
(En la regardant.)
Va me la rendre... morte!

ODALBERT.

Ah! je suis son bourreau!

OTHELLO.

Morte! morte! Et c'est moi qui l'ai mise au tombeau!
(En la regardant.)
Douce et tendre victime! O douleur! ô furie!
Pour jamais! pour jamais! arrachez-moi la vie.
Ma femme, mes amis, oh! plaignez mes malheurs.
(La serrant dans ses bras.)
Que je t'embrasse encor! Je te rejoins; je meurs.
(Il se frappe et meurt auprès d'elle.)

FIN.

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie.